

Ravaillac n'est pas mort !

Jour quatorze, mois deux de l'an deux mille dix-huit.
J'étais sur la grand-route vers le château de Pau,
Du très grand Roy Henry qui adorait son peuple,
Avait calmé les plaies des dieux qui se battaient,
Avait nommé Sully qui glorifiait ses terres,
Labourage, pâturage, mamelles de nos contrées.
Le bon roy poignardé, le temps se voit passer.
Ravaillac n'est pas mort, il a changé de camp,
N'a pas tué le Roy, a choisi les paysans.
La route du royaume alors que je pressai,
S'est trouvée embarrée par les pneus, le fumier
Et les souches d'arbres qui brûlaient le bitume.
Les fumées étaient âcres,
Les paysans en colère imposaient leurs gros monstres,
Au cœur de la cité, le long de la Rocade,
Laisant à grand regret leurs sillons et leurs bêtes.
Ils sont tous en furie, ont peur pour leurs prairies,
Que l'on dit éloignées, trop pentues, isolées.
Directive l'a dit, par les coffres acquiescée,
Au diable, les prés, les bêtes et leurs bergers,
Aux profits anodins.
Culture algorithme ! Elevage en cabine !
Du grand, du plat, du vite et toutes les machines.
Dans les plaines sans relief, les rumeurs sont passées,
L'argent a pris leurs terres leur arrachant les haies,
Il leur reste à pleurer sur les sols assoiffés.
Les Pyrénées font front,
Reçoivent à grande eau les neiges et les pluies,
La colère des nuages,
La colère des prés, des bêtes et du lait.
Haro ! Ca suffit d'imposer le malheur !
De nous dire miséreux, mal instruits et sauvages,
De travailler aux champs
Pour finir sa journée sans le quignon de pain !

Les terres s'époumonent et les vies s'exténuent,
Les pensées se charbonnent de n'avoir plus de vue,
Jusqu'à pleurer sa vie en cherchant le désir
De disparaître pendu à la branche de son chêne.
Rats de ville perdus sans les beaux rats des champs,
Mort des sillons féconds dans nos terres si noires,
Plus de bêtes dans nos prés, en estives, en beauté,
Plus de paysages dessinés par les mâchoires des bêtes !
Les coffres sont à l'abri, ne tirent pas le lait,
Seulement les profits piqués sur la misère.
Ils n'attendent que cela, les pauvres sont nombreux,
Ne manqueront jamais.
Ils pompent sans vergogne et frais et intérêts.
C'est la révolte des pis contre tous les pillages,
Les larmes des humus tués par les engrais,
C'est la guerre des sillons veufs des meilleures graines.
Les Pyrénées pentues, c'est là leur grand reproche,
Aucun fort bulldozer ne les aplanira.
On a toujours su quand les Pyrénées tremblent,
Deux rocs qui se cognent jusqu'à se soulever,
La Terre tremblera avant de tout pleurer.
Tous les paysans trompés, lavés par trop de larmes,
Ouvrent grandes leurs paupières jusque-là trop collées.
Si l'on ne fait plus rien,
Les forêts couvriront tous leurs trésors de terre
Livrés aux sangliers et aux meutes de loups,
Les hommes les rejoindront pour manger à leur faim.
Les mots parlent sans moi, mes joues se sont mouillées,
Je préfère le combat aux plus beaux champs sans grains.
La liberté se vit hélas toujours entre deux guerres,
La lutte de tous les hommes pour le travail bien fait,
Pour les graines dans les champs, les bêtes dans les prés,
Contre la guerre de l'or. Leur combat pour la terre.

Mireille MOULQUET